

Le Jour des dieux

Une décennie après avoir quitté l'Inde, je revins en visite à l'université karnatique de Dharwad. J'y avais longtemps enseigné. Nous habitions le bungalow sur la colline au bout de l'immense campus alors à peine dégrossi de la jungle. Nos deux garçons y ont passé leur enfance à la fois sauvage et savante, exceptionnelle. La maison bruissait de jeux, de rires, d'amis, de musique. Marie-Hélène consacrait au sitar les moments que les complications du quotidien lui accordaient. Nous avons vécu sept années éblouissantes dans ce coin paumé du plateau du Deccan, au coeur de la campagne indienne encore prostrée dans un abrupt médiéval, loin de ce qui faisait le coutumier en Europe. Après la naissance de notre petite dernière, je n'ai pas renouvelé mon contrat. Les études des enfants importaient : on me proposait dans un autre pays un emploi à proximité d'une école française.

Bien sûr, à Dharwad nous laissons de nombreux amis, certains très vifs. Nous les avons quittés en pleurant. Nous jurions de nous revoir, promesses auxquelles, sur le moment, on voulait croire. Mais pas fâchés aussi de quitter les multiples vaccins, les tracasseries des visas qui transformaient chaque déplacement en cauchemar administratif, pas fâchés d'abandonner la saleté amibienne, les épidémies rampantes et les pénuries élémentaires, l'eau jamais courante, l'électricité toujours en panne, les nourritures souvent introuvables ou rapidement pourrissantes, les livres égarés par la Poste. Nous allions fuir le dénuement ambiant qui retentissait dans notre vie sans téléphone, sans voiture, sans télévision, sans gadgets, sans aucun de ces comforts familiers que nous retrouvions avec étonnement lors des vacances en France. Je ne me doutais pas, alors, que ces difficultés me feraient aujourd'hui sourire d'attendrissement.

J'ai traversé là-bas les plus lumineuses années de mon existence.

Je possédais le temps, luxe rare. J'accompagnais mes petits en croissance. J'admirais mes étudiants. Je m'initiais de plein pied à une civilisation vertigineuse. J'explorais un continent de temples. J'explorais des musiques. Je me révélais au zénith de ma sensualité. Nous traversions la campagne à cheval. J'apprenais la vénération, le goût des mangues. Et puis les amis indiens, leur fidélité au sceau de l'éternel : à leurs yeux, rien de fortuit ne se produit ; tout porte conséquence. Je croyais les avoir quitté pour toujours. Alors seulement, j'ai découvert combien ces amis tenaient mon cS-ur.

Quand notre famille eut fini de se dégligner, séparation, divorce, ruptures, j'ai éprouvé le besoin de retourner à Dharwad. Seul, évidemment. Pas en pèlerinage, la seule idée de pèlerinage m'aurait fait fuir. Même pas pour retrouver des amis que dix années avaient certainement ridés comme moi-même. Ne demeureraient-ils pas plus éblouissants dans le nimbe du souvenir ? Non, j'avais tout simplement envie, une envie brutale, physique, lubrique, de me lover dans une ville indienne, placenta étourdissant avec ses hurlements de cinémas graillonneux, les odeurs de ses poussières, ses Klaxons à bouger les vaches, ses froissements de saris, le marché sur la terre battue, les corbeaux aigus et les chiens courbes, les échoppes à thé ouvertes sous le ciel, les enfants aux gestes d'adultes, les étals ronds des vendeurs de bétel, la gadoue, l'ombre attablée sur une crêpe farcie d'oignon, le goût du coprah en sauce, tant d'infimes assauts de bonheurs ambigus.

J'allais au plus simple : je retournais dans cette ville dont je connaissais les réseaux et le mode d'emploi. Bien sûr, de mon séjour, j'avais averti Hamid le sitariste, mon si cher complice. Des familles amies se proposèrent aussitôt : leurs vastes maisons m'accueilleraient splendidement. Je refusais d'avance. Artiste, Hamid comprendrait que je n'entendais demeurer chez personne. Je désirais trop garder ma liberté de mouvement. Je déclinai même l'invitation de l'Université qui me proposait une chambre de son agréable Maison d'hôtes. Bien sûr, j'acceptais volontiers de prononcer des conférences devant les étudiants de mes anciens élèves devenus professeurs mais je descendis au centre ville, dans le seul hôtel à peu près propre. Finalement, tout le monde approuva cet arrangement : il ne faisait aucun jaloux et me laissait libre.

Madame Shah se débrouilla si bien qu'elle réussit à m'enfermer dans un carcan d'obligations pires. Madame Shah régentait les mondanités à la fois sur le campus et en ville, avec l'enthousiasme d'une femme

de coeur, appuyant son autorité sur la notoriété d'un mari philosophe médiatique, et sur l'expérience internationale qu'un séjour de quelques mois aux États-Unis lui conférait dans l'opinion. Elle réunit les dames des familles susceptibles de m'inviter. Toutes ensemble, armées d'un agenda détaillé, elles se répartirent les repas que je prendrais durant la semaine de mon séjour. Mes lunchs et mes dîners ne suffirent pas à leur appétit. Elles se distribuèrent aussi mes breakfasts et comme le compte ne leur tombait pas juste, elles y ajoutèrent un high tea chaque après-midi et m'inventèrent un tiffin, un goûter, sur le coup de dix heures chaque matin. Bref, chacune de mes bouchées se trouvait organisée avec gourmandise, je passerais mon temps à bien manger. Les maîtresses de maison avaient même fixé les voitures, les chauffeurs qui me conduiraient d'une table à l'autre. Cette stratégie m'attendait par surprise.

Hamid vint me cueillir à l'aéroport Santa-Cruz, à Bombay. Il ne se passe pas d'année sans que lui et moi, nous nous retrouvions ici ou là quelque part sur la planète. Mon vrai frère. Il ne parle guère. Ses yeux brillaient. Je caressais ses mains, modelées jusqu'à la corne par les cordes du sitar. Nous avons arpenté Bombay la folle, attendris de retrouver nos pas si exactement jumeaux. Ensemble, nous avons exploré tant de villes, couru tant de concerts, en Inde, en Europe, en Extrême-Orient ! Interprète de quelque renom, Hamid ne porte que l'ample pyjama (prononcer : pailledjama) des musiciens traditionnels. Il semble flotter dans des soies immaculées. Je ne l'avais jamais senti aussi heureux. Peu démonstratif, il réserve à son instrument les émotions dont il déborde. Au soir, il leva son sitar de l'étui molletonné dont il l'emmitoufle en voyage et, pour moi seul, improvisa un raga de la saison fabuleuse où les conjonctions humaines s'accordent à celles des étoiles du ciel.

Puis nous avons pris le tortillard pour Dharwad. Le voyage ne durait pas moins d'une pleine journée. Par bonheur, personne d'averti du moment de notre arrivée, en une fin d'après-midi au soleil bas. Voilà, tranquillement, je humais ma douce ville. A l'hôtel, je choisis spacieusement la suite maharadjah, ainsi nommée parce que cette double chambre comportait un bureau, une alcôve et un balcon donnant sur un parc délicieusement abandonné. Hamid se posa sur un des lits et se mit illico à pincer son sitar. Hantise du soliste de sentir rouiller ses doigts.

Je n'eus pas le temps d'ouvrir ma valise. Un chauffeur envoyé par madame Shah venait nous quérir, Hamid et moi. On nous attendait d'urgence pour dîner en famille. Dans ce pays naturellement installé dans l'éternité, l'urgence commande de prendre son temps. Quand enfin nous avons débarqué chez les Shah, ma parole, un meeting se tenait sur la pelouse, je reconnus amis, voisins, collègues de naguère.

Le bruit de notre arrivée avait fait le tour du landerneau. Les gobelets de thé circulaient joyeusement. Le dîner se transforma en garden-party nocturne, improvisée. Quelles émouvantes retrouvailles ! Quoi, on ne m'avait pas oublié depuis tant d'années ? Dans les visages d'adolescents qui m'appelaient Uncle, je devinais les traits des camarades de mes enfants. Les anciens collègues avaient pris de la bedaine, de la lenteur, de la sérénité. Ils avançaient des titres de travaux savants. Le professeur Menezis, autrefois héros goanais de l'Indépendance, droit dans ses drapés blancs, ressemblait de plus en plus à un empereur romain. Madame Shah virevoltait avec décision, pourtant si diaphane qu'on imaginait mal comment ne lui dégoulinait pas du corps le sari dont les grosses fleurs ne parvenaient pas à l'étoffer d'un semblant d'épaisseur. Goumbi, sa fille unique, quelle troublante jeune fille maintenant, joues mates et regard de lac. Elle se destinait à la musique. Hamid la tenait pour sa meilleure élève. Bien entendu, le professeur Shah se trouvait à Delhi, Calcutta, Madras ou Dehradun, n'importe où dans le monde ailleurs que chez lui, sa façon péripatéticienne de répandre Aristote.

- Vous le connaissez, toujours le même ! s'excusa Madame Shah.

- Ça repose, ajoutait Goumbi. Ils ont moins l'occasion de se chamailler !

- Ton père et moi, on ne se dispute jamais, se récria Madame Shah. On argumente, distingo ! Vraiment, la philosophie et toi, ça fait deux, ma chérie !

Elle en profita pour me glisser en trois feuillets la liste des invitations qui m'attendaient.

- Simples formalités, dit-elle. Votre emploi du temps parmi nous.

Satisfaire tous ceux qui désiraient m'accueillir, quel mal cela lui avait donné ! Je remerciais, j'empochais sans comprendre. Sur le coup, je ne me doutais de rien. D'ailleurs elle m'entraînait à l'intérieur de la maison. J'entendis s'activer en cuisine, des femmes en jaillissaient, portant à bras tendus des assiettes de beignets improvisés. Elles s'envolaient vers les visiteurs au jardin. Je voulus moi aussi emporter une soucoupe de ces douceurs au passage.

Madame Shah me la retira des mains et m'entraîna dans son salon : elle avait dressé l'autel pour la fête du Dieu Ganesh. Elle voulait mon avis. Sur une table recouverte d'un brocard, elle avait disposé des

fruits, une pile de beaux livres, des étages d'offrandes, des images et des hampes de bananiers, le tout dans un foisonnement de guirlandes et de fleurs en papier crépon. Deux lampes à huile brûlaient déjà. Je me récriais, affichant l'admiration superlative qu'on attendait de moi. Il ne manquait plus que le Dieu Ganesh. Madame Shah irait dès demain au marché ; elle choisirait la statue en argile non-cuite et le jour suivant, à l'aube, moment faste déterminé par horoscope, le prêtre officiant, brahmane pujâri, viendrait installer l'idole sur l'autel selon le rituel approprié. D'ailleurs elle avait prévu ma présence à cette cérémonie après-demain, cela m'amusera, j'en profiterai pour prendre le petit-déjeuner chez elle comme indiqué sur la liste que j'avais en poche.

Ainsi par chance, mon retour tombait pendant la célébration de mon cher dieu Ganesh : les fêtes de Ganapati. Souriante vénération ! Ganesh ? Sa tête d'éléphant montre que la grandeur divine s'épanouit déjà dans le corps d'un bébé, petit d'homme. Les vérités vont par quatre : il déploie quatre bras. Et ses mains ? L'une tient le collet qui piège l'erreur, une autre l'épieu qui dirige le monde, la troisième s'ouvre en geste d'offrande, la quatrième écarte la crainte. Puisses-tu repousser les obstacles de nos vies, Dieu des commencements !

Quand l'année se reprend après les pluies de mousson, des étals de plein vent proposent des idoles de Ganesh en glaise séchée et peinte, jamais cuite. Il y en a de toutes tailles, à tous les prix, de toutes les qualités d'exécution. On emporte la statue chez soi, on l'honore quelques jours, on ira ensuite la noyer dans une eau où le ciel se reflète, où le dieu de glaise, fondant, retournera à l'effusion de la nature.

Le problème de madame Shah : elle désirait acheter une idole d'importance, sans regarder aux centaines de roupies nécessaires. L'avenir de sa petite Goumbi en dépendait ; il lui fallait une idole à la mesure de l'autel qu'elle venait d'élever. Mais son pujâri, son prêtre habituel, devenait si vieux, voilà, il n'aurait pas la force de porter jusqu'à l'étang une statue trop lourde, un tas de terre à bout de bras. Que faire ?

- Prendre un prêtre plus costaud, pardi.
- Cela fâchera le vieil homme.
- Un de ses fils, alors ?
- Aucun ne se destine à la prêtrise professionnelle
- N'importe quel athlète né brahmane peut l'assister. Faites-lui transporter l'idole. A côté de lui, le patriarche récitera ses mantras rituels.

Hamid le musulman hochait la tête. Il souriait. Quelles formes prend Dieu l'unique aux mille noms ?

Choisissez la plus vaste statue possible. Surtout qu'on aperçoive bien l'habituelle souris entre les pieds du généreux Ganesh ! La souris accompagne les richesses, signe des greniers bien remplis, la souris voleuse, la pas-gênée, la pas-coincée. Elle niche en chacun de nous : notre sensibilité. Elle dévore tout plaisir à son atteinte, sans distinguer le bien du mal, grains du vice et de la vertu confondus évanouis dans la jouissance de la vie. Pas vraiment garant de l'ordre moral, Ganesh !

Le jour suivant, je le passais à manger - ou du moins, je le passais devant des nourritures. Breakfast, tiffin, lunch, teatime, dinner. Attablé de l'aube au soir. Dans cinq maisons différentes, cinq cauchemars considérables et délicieux, chacune des hôtesse renchérissant dans l'épicé, le gras, le nourrissant. Comme petit déjeuner, par exemple, la plupart des travailleurs prennent un repas copieux qui leur permettra de tenir pendant toute la journée continue d'usage en Inde. En mon honneur, il se transforma en véritable banquet. Les autres agapes, à l'enfilade. Je méritais mieux que le simple plateau de métal, l'habituel tâli, où chacun dispose ses nourritures. Pour moi, on sortait les assiettes, à l'occidentale. On les garnissait à coups de louche décisive.

- Goûtez cela. Un mélange d'épices familial, notre secret, je le tiens de feu ma grand-mère.
- Ma belle-soeur de Bangalore m'a envoyé ces gombos. Étonnant, non ? Vous ne lui trouvez pas un parfum muscat, à ce légume ?
- J'emploie l'huile de graines de coton. Elle guérit le cancer, on le dit. D'ailleurs mon frère le plus jeune, l'ingénieur, travaille à la raffinerie. On l'a au prix de fabrique. Ça permet de ne pas plaindre le gras.

- Vous, Européens, vous portez trop d'attention à vos silhouettes.
- Je vous assure que les patates douces à la pâte d'arachide ne font pas grossir.
- Le meilleur beurre clarifié de la ville. Notre Yamouna le prépare du lait des bufflonnes de l'étang-aux-filles.

Comment me débrouiller avec mon seul estomac ? Même en réservant les appels de la gourmandise ou de la curiosité, voire de la courtoisie, je me contentais de contempler, morne, écS-uré, congestionné, les voluptueux tapis de petits plats qu'on disposait devant nous. Lentilles à la cannelle, beignets d'oignons, ragoûts d'aubergines, galettes frites, salades au yaourt, crêpes craquantes, chutneys de mangues vertes, croquettes à la diable & Hamid, compagnon de supplice, expliquait nos limites aux hôtes. Elles paraissaient plus fâchées que désolées. Moi, je songeais à fuir. Dis donc, Hamid, si nous filions visiter le Kerala ? Ah ! jeûner devant le Cap Comorin ! La nuit suivante, je remuais des lourdeurs. A quoi rêvent les oies gavées du Périgord ?

L'Inde affamée ! Cette image court en Occident. Or la malnutrition ne concerne que les plus misérables de l'Union, ce qui fait pas mal de monde certes, mais les autres, l'écrasante majorité, bâfrent plus qu'à leur satiété. Dans un pays où la faim reste visible, l'abondance fournit la règle du bonheur. L'embonpoint sert de critère à la beauté : jeunes premiers ventripotents et starlettes à double menton. Les obèses, on les jalouse.

Le lendemain matin, un chauffeur se présenta. Il avait mission de me conduire vers de nouvelles ripailles. Je me déclarais malade. L'indigestion. Je le renvoyais.

Quelques heures après, je reçus la visite de Madame Shah. Elle tirait un visage douloureux. Elle paraissait dans tous ses états, bégayant presque. Lui pardonnerais-je jamais ?

Oui, elle m'avait empoisonné l'existence. A peine le réalisait-elle. Qui pourrait tenir le rythme de bombance qu'elle m'avait organisé ? De quoi, ruiner la santé, en effet. Alors, elle avait consulté les autres dames et toutes ensemble, avec regret, la mort dans l'âme, elles avaient pris la décision de me laisser tranquille. Je déciderai moi-même de mes repas. Je les prendrai où et quand je voudrai. D'ailleurs, regardez, je déchire la liste d'invitations !

J'allais en faire autant avec la mienne mais je me ravisais. Je la garderais. Pour le souvenir : un fameux témoignage d'amitié, non ?

- Bien entendu, libre à vous, Professeur, de vous rendre dans n'importe quelle maison. Vous y ferez des heureux. Mais ils vous accueilleront à la fortune du pot, si ça ne vous gêne pas.

- La meilleure façon, non ?

Mon séjour se passa alors dans le bonheur diététique. La musique dans la pièce du haut de chez Hamid, soutient mes souvenirs. Les péripéties se bousculent.

Les branches ombrées du manguier. Le thé suivi du bétel. L'église où il y avait une aile construite de telle sorte que castes et intouchables suivent la même messe sans mutuellement s'apercevoir. Le temple lingayat au pavement frais, si agréable à la sieste. L'herbe des chemins. Le bâtonnet d'encens brûlé pour saluer le soir. Le geste des femmes se coiffant d'un revers de sari. Le noir lumineux des regards.

Je recherche en vain mon ancien chauffeur, Shankar. Il conduit sa voiture au Goujerat ou ailleurs, on ne sait pas très bien et je comprends qu'il n'habite plus ici.

L'ami Arya propose : tous au bain dans le lac ! Avec les Bagui, on file par un chemin poudreux jusqu'au barrage de retenue. Mouna me montre comment il sait nager maintenant. "Vous m'aviez appris, Uncle, vous en souvenez-vous ?" En vérité, j'avais oublié.

Mon séjour se passe en rêve, des jours, une époque dense et brève. Samedi, je reprendrai déjà le

train pour Bombay. Ashok et Nalini Bagui habitent à proximité de la gare. Accepterais-je de prendre chez eux le dernier repas ? Ils convoqueraient aussi les autres amis, enfin : ceux qu'il me plairait d'inviter. Commode pour le brin de conduite que tous m'accorderont jusqu'au quai du départ. Que je ne compte pas échapper à ce cérémonial ! Surtout que ce samedi, chacun disposera de loisir : un jour doublement chômé dans la nation !

...Cette année-là, en effet, par le plus grand des hasards, à la même date tombent deux fêtes religieuses capitales : l'anniversaire de la naissance du Prophète chez les Musulmans et l'immersion de Ganesh chez les Hindous.

Je n'oublierai jamais ce samedi-là.

La grande prière musulmane a lieu le matin. Rendez-vous chez Hamid, en famille, d'où nous partirons pour le rassemblement. Quand j'arrive, je le trouve sous la tonnelle devant la maison en compagnie de ses deux frères et de ses quatre neveux associés dans une affaire de taxi-scooters . Ils finissent de se préparer. Ils ont déjà revêtus le plus beau de leurs pyjamas de soie blanche comme il se doit pour des artistes. Tous les hommes sauf le père - mais lui a déjà commencé de célébrer la naissance du Prophète avec son tord-boyaux qu'il baptise *gin*. Hamid et son frère Oustad manient le vieil homme avec beaucoup de respect, ils l'assoient sur le meilleur tapis dans un coin du studio de musique, entre de gros coussins, sa bouteille coincée dans l'encoignure. On sent le père heureux de l'événement, un fameux cadeau que Dieu le Miséricordieux a fait à nous autres en nous envoyant le Prophète ! Il bénit ses fils et Oustad assure qu'il ne va pas tarder à s'endormir, il ne faut pas s'en faire.

Les autres hommes, les trois fils au menton bleu, les quatre neveux à l'œil sauvage, quelle splendeur virile dégagent-ils dans leur sarrau à plastron brodé, sous leur calotte plantée drue dans la crinière ! Ils attendent leur tour pour passer devant Fatima, la sœur cadette d'Hamid. Elle décoque les mains droites au henné. Moi aussi, j'y passe. Elle pose un pochoir sur ma paume et, d'un pinceau qu'elle trempe dans un bocal de mixture noirâtre, elle passe les interstices à la teinture, lève le pochoir et voilà : j'arbore une décoration florale dans la main droite, de minuscules feuilles brunes qui font paraître ma peau plus blanche. Et ma main gauche ? Elle pouffe. Sur le torse, vous n'y songez pas, quelle indignité !

Sati, une belle-sœur, passe entre nous, armée d'un vaporisateur. Ses rondeurs lui confèrent beaucoup d'autorité. Chacun lui présente le cou mais comme la coquetterie commande aux hommes de se défendre de ces atours jugés féminins, chacun de supplier : pas trop ! pas trop ! tandis qu'elle nous arrose d'un parfum lourd, fleuri, épais. Ces protestations, bien sûr, la remplissent d'aise, elle pince les lèvres pour ne pas éclater de rire.

Les taxi-scooters attendent sous le manguier. Deux des neveux vont les démarrer et les font pétarader, histoire de déboucher les pots d'échappement qui toussent des fumées bleues. Deux voisins arrivent, endimanchés eux aussi, des étudiants de musique, ils ont entendu les pétarades, des fois qu'il resterait de place pour eux jusqu'à la prière. En se serrant un peu ? La mère d'Hamid apparaît alors sur le seuil. Si grosse, à son âge, elle avance avec difficulté, elle bouche toute la porte de son embonpoint. Je ne connais personne d'apparence aussi souverainement heureuse. Elle se déplace flottant dans son corps comme dans le trône du bonheur, le minois imperturbablement éclairé de sérénité au centre de son auréole de joues et de doubles mentons. Elle s'amuse de nous voir si beaux. On s'entasse à dix dans les taxi-scooters prévus pour quatre. Les bras, les jambes dépassent sur les côtés, les moteurs s'essoufflent de joie.

Les femmes prient à la maison, entre elles selon l'usage. Une affaire privée. Mais leurs hommes partent fringants à la prière publique et leur élégance va rejaillir sur elles, leur attirer la juste considération du quartier. Bienheureux ces Khan si splendidement attifés par leurs femmes ! murmurer le monde à la mosquée. Mais non, on ne va pas à la mosquée, dit Hamid. Pour la mosquée tout à côté, on ne prendrait pas de taxi-scooters, pardi. Aujourd'hui, grand jour de fête, la Communauté des Croyants se réunit tout entière à l'Idgah, à l'extérieur de la ville.

L'Idgah ? Un immense pré, étalé par la pleine lumière du matin. L'herbage s'incline doucement sous le ciel. Deux, trois mini-nuages d'opérette rendent le bleu plus intense. Au sommet de la prairie se dresse, solitaire, un mur court creusé d'une niche en doucine, le *mirhab*. Il indique la direction de la Mecque. Les fidèles affluent en foule. Des centaines, non : des milliers. Vraiment, y a-t-il tant de Musulmans dans la ville ? Tous sur leur élégance, brillant de propreté. Des hommes de tous âges, vieillards lents à barbes de pèlerin, notables à bedaine cintrée en tunique et coiffés d'astrakan, ados en bande arborant leurs jeans raide neufs rebrodés de motifs à la mode, pères de famille chargés de gamins aux cheveux luisant d'huile, aux vêtements chatoyants. Chemises d'un Nylon électrique, turbans pastel, lamés et drapés fleuris, on dirait un jardin. Tous s'alignent face au mirhab. Autour de nous, autour de la famille Khan, je reconnais des visages connus, parenté ou mélomanes, autrefois aperçus lors de concerts. Nous glissons hors de nos sandales, pieds nus sur le gazon.

- Comment faire ? Je ne connais pas vos prières !

- Franchement, moi non plus, me répond Hamid. Ne t'en fais pas. Suffit de répéter les mots. Pour les gestes, tu imites les autres.

L'Imam se place devant la niche du mirhab. Il nous tourne le dos. Il lance les formules du Coran. Le mur devrait nous les renvoyer mais, ma foi, rien de distinct ne nous parvient : trop de monde, trop d'espace, le vent ? Pas de problème : de vieux routiers de la prière nous entourent. Ils connaissent le rituel mieux que des

sourds, ils n'ont plus besoin de commandement pour clamer en arabe la grandeur de Dieu unique, il suffit d'embrayer à leur suite. *Allah akbar*... Les rangées devant nous s'inclinent, s'agenouillent, s'écrasent le front à terre, nous faisons de même et derrière, les autres fidèles suivent notre exemple. Un enfant saurait faire ça. Certains ont déroulé un petite natte devant eux. Nous autres disposons simplement notre mouchoir là où nos genoux touchent terre, l'herbe écrasée tachera moins nos pantalons. La foule ondule sous les oraisons, se couche, se redresse, se prosterne à nouveau, on dirait les vagues de la mer.

J'ai posé mon front entre les touffes d'herbe, en posture d'humilité comme les milliers de croyants alentour. Ils lancent à pleine bouche l'affirmation de la grandeur de Dieu. Des milliers de voix s'enfouissent dans le sol. Cela produit une réverbération immense, palpable : la terre en tremble. Un unisson formidable laboure les profondeurs, frémit sous nos pieds, bouillon de lave, et revient en écho se répandre contre les corps. Il cogne ma poitrine, je le sens, j'ai l'impression que la planète elle-même, prise du souffle divin, répercute la violence de cette prière.

Puis l'assemblée s'ébroue. Ni sermon, ni office : juste ces oraisons en commun. A petits pas, la foule s'écoule vers la route en contrebas. Les taxi-scooters, les charrettes à poneys, les Ambassador de louage attendent. Des amis s'exclament de se retrouver. Ils se prennent aux épaules, ils échangent l'accolade de paix, ils marchent la main dans la main.

Bondit un escogriffe. Il se précipite devant moi. Vêtu en ouvrier, sombre de peau et de poil. Je n'ignore pas ses traits. Je n'ai pas le temps de le remettre. Il s'étend à mes pieds, pose son front sur mes sandales. Je lui saisis aussitôt les épaules et le force à se relever : ce genre de vénération s'adresse aux anciens de votre famille - à vos parents ou à votre maître - et je n'ai jamais vu de Musulmans pratiquer cette politesse dont je croyais l'usage exclusivement hindou. Je scrute ce visage hilare aux yeux pleins de larmes. Alors seulement je reconnais Shankar, mon ancien chauffeur de louage, compagnon des routes devenu ami lui aussi. Quels changements ! J'avais laissé un garçon aux cheveux rebelles, aux dents éclatantes d'appétit. Voici un homme à la barbe légère, le front élargi par un début de calvitie et le sourire trouée de caries. Cher complice !

Viendrai-je demain chez lui ? Il veut me présenter sa femme, leurs trois enfants. Hier, à son retour, les collègues du marché lui ont signalé qu'un étranger le recherchait. J'ai tout de suite pensé à vous, pardi ! Depuis deux semaines, il conduisait un homme d'affaires en tournée dans le Nord. Aujourd'hui aussi il travaille. Pas une minute à lui, aujourd'hui, à cause de ces deux fêtes, des vieillards à ramener tout de suite et puis toute la journée, des transports de famille à l'occasion de Ganesh - et même que son patron doit tempêter après lui. Mais demain ? Impossible, Shankar : aujourd'hui, je prends le train de nuit pour Bombay. Il baisse la tête. Que veulent les dieux ? Un adolescent glisse de la foule et me lance un œil sauvage, sourcils froncés. Il porte des haillons tachés d'huile. Il a l'air agité. Il saisit le poignet de Shankar. Je devine qu'il s'agit de son *graisseur*, l'apprenti qui assiste tout chauffeur en Inde. Il le tire à l'écart. Ils t'attendent, viens vite ! lance-t-il. Shankar rentre les épaules, me regarde. Mon patron ! dit-il en excuse. Il s'incline devant moi, mains jointes, et se laisse entraîner.

L'après-midi, Hamid et moi nous nous rendons à l'invitation de Madame Shah. L'adoration de Ganesh doit prendre fin. Nous avons promis d'assister à la cérémonie chez elle. Guirlandes avachies, brocards poussiéreux, l'autel a pris un sacré coup de vieux. Le dieu lui-même, l'idole de terre, se ternit et tourne en couleurs de cendres, fatigué d'oraisons et d'offrandes. Il se craquèle, comme s'il réclamait l'eau qui l'attend.

Madame Shah sait donner aux événements un caractère mondain. Nous arrivons dans un joyeux conclave de voisines et d'enfants - une bonne douzaine de dames, liées par l'amitié plus que par la religion.

Par exemple, la petiote Madame Ménésis. Cette grand-mère sucrée en son sari turquoise habite le pavillon d'à-côté. Goanaise et catholique, elle assiste au lever de Ganesh aussi naturellement que, dans quelques semaines, l'hindoue madame Shah s'associera à sa célébration du Noël chrétien. De même Madame Tallur : sur ses fières mamelles tressaute une capsule d'argent. Un bijou ? Non : l'amulette des Lingayats. Cette secte réformatrice évite le culte de Ganesh, considéré comme rite de brahmanes, leurs historiques adversaires. Mais pour la fête chez Madame Shah, sa copine depuis l'école, Madame Tallur a cuisiné de gourmandes croquettes de légume, le plateau passe à la ronde, elle le couve de l'œil, elle en détaille la recette.

Ici, je m'en aperçois soudain, chacun se réjouit de la divinité que l'autre honore. Hamid le musulman et Robert le mécréant ne déparent pas. Goumbi, gracieuse jeune fille, offre des beignets, offre du thé fleurant la cardamome.

Madame Shah mène des pourparlers avec le prêtre dont elle a loué les services : un vieux, un très vieux brahmane *pujari*, maigrelet, décati, rétréci du chignon, ceint du simple pagne blanc, arptions durs et mollets grêles, torse nu plissé de rides, que barre le cordon de coton, marque distinctive des castes deux fois nées. Lenteur ankylosée et l'air ailleurs. Un autre brahmane l'assiste, homme jeune, lui aussi en tenue légère d'officiant. Ventru, touffu et rond du mollet. Le bedon jusqu'au menton, il arbore un éperon de poils noirs dont personne ne paraît apprécier l'indécence. Il me sourit. Il me cligne de l'œil. A ses cheveux coiffés en brosse, je reconnais enfin un guichetier de la Syndicate Bank. Évidemment, à son comptoir financier, il officiait en veston cravate.

Il me fait signe d'approcher. Madame Shah aussi tend ses paumes vers moi, en signe d'invite.

- Ils ont peur de briser la statue, dit-elle. Il vaut mieux la soulever à deux. Voulez-vous l'aider ?

- Vous vous moquez de moi ? dis-je.

Où veut-elle m'entraîner ? Silence alentour. Les dames se taisent, tendues. Elles ont immédiatement perçu le poids du sacrilège : je n'appartiens pas à la caste brahmane, moi, mangeur de viande. L'intouchabilité m'interdit d'approcher de l'autel. D'ailleurs, ma seule présence profane l'idole ! je ne l'ignore pas ! Je me défends :

- Vous me connaissez, non ? J'ai pour règle de respecter les croyances.

Mais à son tour, le jeune brahmane me demande de le seconder : il me créditerait seulement de dégager la statue de Ganesh afin de la déposer dans ses bras. Il parle un anglais bancaire.

Madame Shah me pousse aux épaules.

- Vous voyez bien : le prêtre lui-même vous le demande, dit-elle. En tant qu'étranger, vous pouvez vous le permettre. Cela n'a pas d'importance, je vous assure !

Les dames nous sourient.

- Vous feriez plaisir à Madame Shah, je pense, ajoute la catholique Madame Ménézis.

Le vieux brahmane commence la cérémonie. Il psalmodie des *mantras*, prières en sanscrit, tandis que j'ai l'honneur de soulever l'idole. Elle me paraît légère en définitive. Et pas si fragile ! Le jeune brahmane pose ses doigts sous mes bras, comme s'il me soutenait, pour me conduire jusqu'au seuil. Devant la maison, sous la pleine lumière du ciel, il se place devant moi et me demande de lui installer la statue sur l'épaule. Une musique de métal éclate alors : un flûtiste attendait au dehors. Il souffle dans un court *chenaï* dont les nasillements se mêlent aux incantations du pujari.

Ainsi sonorisé, notre petite troupe descend la colline du campus à rythme de procession. Devant nous, Ganesh tanguait dans le ciel. Le vallon semble pétiller de fête. Nous longeons le lotissement des professeurs. Au son du *chenaï*, des enfants se précipitent aux portails. Ils rient. L'une ou l'autre de ces dames les saluent joyeusement par leur nom, les invitent à nous suivre. Deux jeunes filles viennent rejoindre Goumbi. Hamid et moi fermons la marche, "participation artistique et internationale" comme le fait remarquer Madame Shah en nous désignant.

- Avec ça, mon Ganesh, je l'entends rire !

Au carrefour devant l'Institut des Langues, nous rencontrons une autre compagnie, elle aussi précédée d'un musicien passablement bruyant. Ils descendent comme nous vers la mare en contrebas. Les deux statues de Ganesh se font face. Qui passera le premier ? Nos souffleurs de cornet règlent l'affaire aux décibels : il improvise un duel à leur façon. Leurs mélodies commencent par se saluer, se répondre, puis se mêlent et s'épousent pour finir en dispute, chacun renchérissant, à celui qui claironnera le plus long temps la note la plus aiguë. Gagné ! Chacun rit. Conduits par notre musicien, nous avançons sous les applaudissements.

La mare sous le soleil d'après-midi prend des reflets de mercure. Je connais ses eaux noires. On l'appelle la mare aux bufflonnes mais aujourd'hui aucun buffle ne s'enfouit dans ses boues. Chacun s'arrête au sec, au bord de la route, mais le prêtre me demande à nouveau de l'aider.

- Retirez d'abord vos sandales et retrousses votre pantalon ! Jusqu'aux genoux, s'il vous plaît.

Il passe la boue du rivage, piétine la vase et m'y entraîne. Alors seulement, il fait basculer la statue de son épaule, je la reçois entre les bras mais il se débrouille de telle sorte que je ne peux pas la lui remettre aussitôt entre les mains, il m'oblige à me pencher avec lui et tous deux, d'un même geste, nous déposons l'idole à fleur d'eau. Alors seulement il l'emportera plus avant, entrant dans la mare jusqu'au ventre, il la laissera glisser au plus profond tandis que le timbre freluquet du *chenaï* se noie comme un sanglot.

Un remous avale Ganesh. Des guirlandes de jasmin lui ornaient le cou ; seules surnagent ces tresses brunes, desséchées, pourrissantes.

Le soleil de l'après-midi roule dans le ciel. La compagnie se disperse.

- A tout à l'heure, chez les Bagui !

Car mon dernier repas, à la tombée du soir, aura lieu chez les Bagui. Ils habitent une vaste maison près de la gare. Pratique pour me conduire au train. Ils ont rassemblé en famille les amis qui m'accompagneront. Dès l'avenue, j'entends les éclats de bonheur de la réunion. Distribution classique : à l'ombre du manguier devant le seuil, les hommes palabrent. A l'intérieur car elles ne sauraient rester oisives, les femmes font semblant de s'activer dans le salon d'autant plus spacieux qu'on a poussé les mobiliers à fanfreluches pour disposer la table du buffet. Les enfants courent des uns aux autres, sautent, crient. Fièrement, les mères les rabrouent puis détournent la tête pour partager de fiers sourires de complicité. Elles échangent aussi leurs secrets de cuisine. Chacune a apporté son plat - végétarien faut-il le préciser ?

Admirable jardin des amis Bagui ! Le grand-père mathématicien avait le goût de collectionner les arbres fruitiers. Autour de la maison, il avait fait planter les essences les plus disparates. Certaines ont pris. Ce fouillis botanique ploie aujourd'hui de délices tropicaux dont mes dictionnaires si européens ignorent les noms. Certains fruits ont même un mode de dégustation particulier, comme ce biling-biling âpre, âcre, dont la bouche s'imprègne, héroïque grimace, là dessus on boit de l'eau, simplement de l'eau, et cette gorgée d'eau fait alors glisser du sublime sur les papilles : un tel délice ne peut s'imaginer, se traduire. Vraiment, ignorais-je à ce point l'admirable goût de l'eau ? Des amis Jaïns, strictement végétariens, m'apportaient cette grâce.

J'ai rencontré les Bagui grâce aux enfants : les leurs, les nôtres fréquentaient la même école, partageaient les mêmes jeux. Une amitié d'adolescence les liait, si fervente qu'elle s'étendit aux familles. En copains de pique-nique, nous passions ensemble les dimanches au lac de Vijayanagar. Ashok, grand, sportif, à l'aise dans son corps, savait nager. Nalini protégeait sa blancheur sous une ombrelle bleue. Nous

rions dans le grand air. Ainsi, peu à peu, à travers eux, j'ai découvert le Jainisme, sa tolérance, sa compassion et sa droiture. Dans leur pratique sincère, les Bagui concilient sans difficulté cette religion d'allure si stricte et même austère avec le monde actuel. Lui a obtenu ses brillants diplômes d'ingénieur en Allemagne. Tous deux ont voyagé, vu le monde et évaluent ses injustices. Mais pour autant, chez eux, la non-violence va de soi. Le jaïnisme prône d'abord le respect de la vie, de toute vie, même la plus infime. On sourit de leurs dévots nantis de balayette pour écarter la fourmi du chemin, bâillonnés d'une gaze pour ne pas avaler par mégarde un moucheron. Combien d'occupations cette rigueur ne leur interdit-elle pas ! Pas question de jardiner au risque de saccager un lombric. Alors, faire le paysan... Les Jaïns ont donc développé des métiers d'ateliers, de bureaux : l'orfèvrerie, le commerce, l'enseignement, la banque. Une communauté soucieuse d'éducation, et soudée par une longue solidarité de minorité.

Chez les Bagui, seule imagerie pieuse, une photo de pèlerinage : la famille devant la statue géante du Tīrthakara de SravanaBelgola. Au mur du salon pend, encadré d'or, le diplôme du grand-père : Correspondant de la Société Royale de Mathématiques. Cette reconnaissance d'une académie londonienne sanctionne le renom d'anciennes recherches savantes. J'avais connu le vieil homme alors loin des théorèmes : agenouillé dans l'allée, il consacrait ses jours à la contemplation des herbes ou bien s'activait-il à de singulières missions comme agencer pour les fourmis de menus tas de sucre aux quatre coins de la maison. Je ne l'ai pas revu à mon retour, cette fois-ci. Il y a quelques jours, Nalini m'a raconté ses derniers instants, pacifiques : il désirait s'éteindre. Il n'a plus rien mangé, ne soutenant son maigre corps que d'eau claire. Il contrôlait son souffle, pratique du yoga familière aux ascètes. Enfin parvenu aux bornes de la faiblesse, il s'allongea, ralentit sa respiration, ferma les paupières, laissant sa main glissée entre les mains de sa femme et lentement, il a passé sans agonie, le sourire aux lèvres.

Nalini rayonne d'indulgence. Racontant ce jeûne tranquille, elle arborait le même sourire de complicité, avec lequel aujourd'hui elle nous invite aux nourritures. A moi l'honneur ! Je dois conduire la ligne des convives devant le buffet. Je me retourne, je les regarde. Sourire un peu ému tout de même. Déjà l'ultime repas avant l'adieu.

Je dénombre ces âmes que j'aime à travers les années. Et soudain, moi l'étranger qui ne crois en nulle église, je réalise que cette amitié rassemble chez des Jaïns les Xavier catholiques, les Tallur lingayats, les Mahalé hindous, les Arya brahmanes, les Khan musulmans, les Raichoor vishnouites... Ils tirent origine de nord ou de sud également lointains à travers le continent indien. Ils sortent de castes qui souvent se méprisent. Leurs peaux, leurs vêtements, leurs usages, leurs langues maternelles ne se ressemblent pas. L'Université nous a réuni.

Chacun s'explique avec son assiette. A peine ai-je posé la mienne que Nalini et Ashok m'entraînent au fond de la maison vers la vaste cuisine. Familier du logis, je n'avais jamais osé pénétrer dans cette pièce. Par respect. Par politesse envers mes hôtes. Je le savais : dans toute maison indienne assimilée à un temple, la cuisine, saint des saints, fait office de tabernacle : ma seule présence de carnivore suffit à souiller ce lieu où par l'eau et par le feu s'accomplit la purification des aliments. Là se dresse le petit autel familial, étagère dans une encoignure, un lumignon y brûle en permanence. Mes amis me placent devant cette flamme.

Autel modeste, en vérité. La statuette d'un Tīrthakara, reconnaissable à sa complète nudité et à ses larges épaules, un chromo de Saraswathi, déesse des arts, l'offrande, dans des soucoupes de métal, de riz cuit, d'une modeste pâtisserie, des bâtonnets d'encens, une orange posée sur une feuille de bétel...

— Entre nous, la bénédiction du départ, vous voulez bien ? me propose Ashok. Quelques instants à peine.

Il me tient aux épaules tandis que Nalini entreprend un rituel assez semblable à celui que j'ai pu observer dans les temples. Mais cette fois une femme l'accomplit : elle récite des formules de protection, promène la flamme autour de mon visage, trace entre mes sourcils, un troisième œil carmin de curcuma, laisse tomber sur mes cheveux une pincée de grains de riz. Il me suffit de joindre les mains devant ma poitrine, attitude de ferveur familière.

Du salon parviennent les échos joyeux des convives et nous trois, ici, à l'écart, un recueillement nous empoigne soudain. J'en ai les joues qui tremblent. Quand je me retourne, je remarque les yeux d'Ashok. Ils brillent. Des larmes.

— Cette fumée de lampe à huile, dit-il pour s'excuser. Merci d'avoir accepté cette cérémonie de notre part. Nalini hésitait à vous le proposer.

— Normalement, on la réserve aux frères, explique alors Nalini. Pour les protéger. Surtout ceux qui passent la mer. Cela reste familial. Mais vous, bien sûr...

Je le répète encore : je ne veux pas qu'on m'accompagne à la gare, je ne goûte guère la gêne des départs, leur plomb d'émotions et de silences. Abrégeons les saluts : laissez-moi me glisser sans façon hors d'ici mais tout le monde se récrie et il me faut accepter une conduite organisée qu'on maintiendra joyeuse, promis : notre troupe en chemin occupe la largeur de l'avenue de la gare.

Sur le quai, mon cher Shankar nous attend. Il a réussi à se libérer de ses obligations de chauffeur. Il rit. Derrière lui, timide, une jeune femme en sari brillant, un bébé dans les bras, deux bambins endimanchés serrés entre ses jambes. Voici sa femme, leurs trois petits. Des enfants, je peux les prendre dans les bras, geste d'affection que ne s'accordent pas les adultes. Mais vite, on me les prend, ils passent de l'un à l'autre, chacun les cajole, heureuse diversion, la vie s'enchaîne autour d'eux, on oublie le train qui souffle, qui grince,

qui s'arrête devant nous.

Lorsque le convoi s'ébranle, toutes les mains se tendent vers moi. Elles restent dressées en bouquet sur le quai. Je me penche par la portière pour les apercevoir jusqu'après le viaduc où le tournant de la voie les dérobe à ma vue. Alors je savoure le vent coupé d'escarbilles. De la paume, je caresse la moleskine de la banquette. Aujourd'hui, chacun m'a offert en partage ce qu'il tient de plus précieux, de plus intime : son dieu, sa prière. Je ne sais pas que je viens de vivre le plus beau jour de ma vie.